

Opéra - CRITIQUE

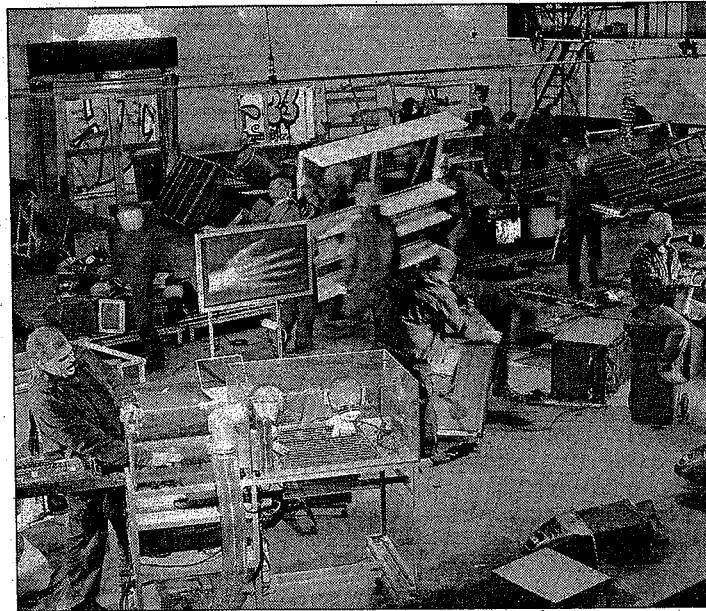
Siegfried entre GTA et Sim's

► Le pur héros ne connaît que les jeux vidéo.

► Fafner puis Brünnhilde l'initieront à d'autres réalités. Troisième épisode du Ring de l'Opéra flamand.

Le postulat est connu : un Ring pour le XXI^e siècle, qui ne craint pas de violer la lettre du livret (pas d'épée mais une substance radioactive que Siegfried se greffe comme une puce dans la main, pas de marteau sur la forge mais le cliquetis d'un clavier d'ordinateur, pas de forêt mais une sorte de décharge de matériel électrique) mais qui réussit, à sa façon, à livrer une lecture contemporaine moins éloignée qu'il n'y paraît de l'esprit de l'œuvre. Des trois opus montés jusqu'ici, ce "Siegfried" est même le plus cohérent et le plus convaincant, tant l'ignorance par Siegfried du monde extérieur (et notamment de la peur et de la féminité) s'incarne bien dans ce grand adolescent attardé aux allures de rappeur.

Il se promène *laptop* à la main (son cor du deuxième acte sera un



■ Atmosphère électronique pour ce Siegfried.

sampling) entre pizzas, micro-ondes et jeux vidéo violents, dans la magasin d'informatique de seconde main tenu par Mime, vaste capharnaüm qui est tout à la fois atelier, chambre à coucher, entrepôt et cuisine. Il tuera Fafner – un dragon en costume cravate – en incendiant sa luxueuse villa (le tout en projection vidéo) avant de s'éprendre ti-

midement d'une Brünnhilde sortie de son coma artificiel pour prendre des poses à la Carmen. Si l'on s'accommode de cette esthétique déjà vue de laideur et de destruction et qu'on oublie que ce qui est trop contemporain se démode aussitôt, on fera crédit à Ivo Van Hove d'une direction d'acteurs remarquable, particulièrement dans les scènes de confron-

tation – et elles sont légion ici – opposant deux personnages seulement.

La principale faiblesse reste l'orchestre, manquant de rondeur et de noblesse, avec des cordes souvent instables et la direction peu imaginative d'Ivan Törzs qui sait faire sonner les moments héroïques (quitte à couvrir les voix parfois perdues dans l'acoustique ingrate d'une scène sans vrais décors) mais manque de grâce dans les passages plus lyriques. Comme dans "La Walkyrie", Jayne Casselman fait payer la vaillance de sa Brünnhilde d'un vibrato si large que la justesse s'y noie, et James Johnson, devenu Wanderer, séduit par sa noblesse et son élégance. On admire toujours l'Alberich de Werner Van Mechelen, l'Erda d'Elzbieta Ardam (tous deux déjà présents dans le Ring de Liège), on découvre avec plaisir le Siegfried lyrique et joliment phrasé de Lance Ryan (même si on perçoit les limites de puissance et d'aigu, qui se confirment au troisième acte), mais le plus fabuleux reste le Mime de Peter Bronder, déjà Loge dans "L'Or du Rhin".

Nicolas Blanmont

► Gand, Vlaamse Opera, jusqu'au 1er décembre.